

La métaphysique, c'est l'hystérie

Marc Morali

Ces quelques remarques témoignent de l'étonnement devant les propos entendus lors du colloque « Freud et la philosophie »¹. Il est certes classique de constater que Freud a gardé jusqu'à la fin de sa vie une position tranchée voire parfois méprisante devant la chose philosophique. Ces allégations sont cependant facilement nuancées par les occurrences de ses lectures, voire l'aveu de ses dettes. Mais quelle surprise de constater que Freud, l'homme Freud, et son œuvre, loin de laisser indifférent, restent toujours, pour certains, l'objet d'une polémique virulente dans le feu de laquelle s'esquisse un surprenant portrait du découvreur de la psychanalyse : fondateur d'une anthropologie, aux goûts musicaux étonnants d'inconséquence, il témoignerait d'une absence totale d'esthétique, bref, d'une somme de ratage telle qu'il deviendrait possible d'explicitier les lacunes de la psychanalyse d'aujourd'hui. Nous verrons plus loin que ces reproches sont finalement fondés et qu'ils suivent en fait la pente qui conduit Freud vers sa découverte, dans toute sa complexité. Le chant des sirènes mérite parfois que l'on prenne quelques précautions...

Cette méconnaissance de l'histoire, celle de la psychanalyse, relève moins d'une mauvaise foi dans laquelle Freud reconnaissait déjà la résistance aux choses de l'inconscient, que d'un symptôme, au cœur de la question qui nous occupe, car entre philosophie et psychanalyse, une faille profonde se déplace; entre l'esquisse d'une psychanalyse scientifique et les lectures philosophiques du corpus freudien, il y a un symptôme, non pas la folie, à laquelle la philosophie a de tout temps reconnu droit de cité, mais le symptôme de ce qui demeure au centre de l'expérience freudienne, l'hystérie.

1. C'est dans le cadre de ce colloque qui a eu lieu le 24 mars 1998 à l'Université de Metz que la plupart des textes ici rassemblés ont été présentés.

Plutôt que de nous engager dans cette polémique sans issue, il semble beaucoup plus fructueux de rappeler que la découverte de la psychanalyse n'a pu se faire que dans une rupture, et ceci, au regard de deux champs, celui de la philosophie mais également celui de la médecine. Freud part en effet d'une plainte jusque-là adressée aux prêtres et aux médecins, et non pas aux philosophes, peu préoccupés de la souffrance singulière. Aussi reprendrons-nous ici à partir de l'hystérie une partie du périple freudien pour essayer d'en dégager quelques perspectives.

Juste pour causer...

Parfois le corps se mêle à la conversation, parfois il s'emmêle...

Quitte à être provocant, faisons l'hystérique ! Les psychiatres américains ont raison ² : l'hystérie n'a rien à faire dans un manuel de psychiatrie qui se déclare délibérément athéorique. En effet, de deux choses l'une : ou l'on peut décrire l'hystérie en dehors de toute idéologie, en dehors de tout présumé, ou alors c'est impossible. C'est la position de Lacan ³ lorsqu'il affirme : « l'hystérie ne cesse de produire de la métaphysique ». Nous reviendrons sur cette formulation dans un second temps. L'hystérie comme telle n'est pas une maladie, mais un « être au monde », un discours dira Lacan. C'est pourtant dans sa tentative de cerner une maladie, – un désordre que l'on pouvait même à un certain moment imaginer organique – qu'elle a été repérée, individualisée et formalisée par Freud. Les conclusions que les auteurs du DSM IV ont tiré de leurs propres positions les conduisent à ne faire figurer l'hystérie que sous la forme éclatée des différents symptômes qu'elle regroupe, limite ou imite et la critique d'un tel système de pensée relève alors moins de l'examen de l'appareil logique qui le sous-tend que du dépliage de ses présumés, c'est-à-dire des conditions idéologiques ou économiques de sa production. Cependant, même si le discours scientifique forçât le sujet de l'inconscient, la prétention d'athéorisme, et partant, l'éviction de l'hystérie relèvent d'une conception de la science très discutable.

2. *Diagnostic Statistic Manuel*, 4^e édition. Ce manuel de psychiatrie, le plus utilisé dans le monde, est loin de faire l'unanimité en France aujourd'hui.

3. J. LACAN, *Propos sur l'hystérie*, conférence prononcée à Louvain, Quarto 2, 1977.

Phobos, eleos, la dette envers Aristote

Aussi pourrait-on remarquer que l'hystérie contient toutes les folies. Elle prend la forme du récipient théorico-pratique qui la recueille, ce qui a été repéré de tout temps, psycho-plasticité, bonne à tout faire de la psychopathologie, toujours prompte à faire jouir les maîtres de leur acuité visuelle pour mieux leur mettre un doigt inquisiteur dans la pupille. La démarche de Freud, à partir de sa pratique, va déployer la ligne de partage déjà présente dans la poétique d'Aristote⁴, et retrouver ce qui se dessine entre deux opérateurs, deux modalités du rapport à la chose politique, autour de laquelle s'ordonne le lien social. En effet, la purge des passions de l'âme vise *Phobos*, la peur, qui indique une séparation, et *Eleos*, dont la traduction par pitié, voire par compassion, montre qu'il s'agit des retrouvailles chez l'autre d'un affect déjà présent chez le sujet lui-même⁵. Freud va donc très vite faire éclater l'hystérie telle qu'il la définissait au début de son travail pour en individualiser deux formes : l'hystérie dite d'angoisse qui deviendra la phobie et l'hystérie proprement dite où dominant les mécanismes de conversion.

La phobie, ça tranche. Ce qui fait peur, c'est l'araignée ou le vide. Quand l'angoisse crée de l'objet, elle se transforme en peur, et il devient possible de lui échapper. La phobie assure au parlêtre ce partage minimal de l'espace qui permet de circonscrire à l'extérieur de soi, dans ce que l'on appelle le monde, un objet adéquat pour fixer sa peur. Le monde n'est rien d'autre que la réalité psychique, c'est-à-dire les objets que l'on trouve dans le monde à partir de ce qui se détermine sur une autre scène, dite scène du fantasme. Cette séparation se fera à partir de la création d'un objet particulier, l'objet phobique, au statut hybride, entre point d'arrêt et point de fuite, entre totem et tabou.

Avec l'hystérie, entrer dans le sujet relève souvent du cerne ou de l'estompe. Les choses semblent se présenter à l'envers, ou en doigt de gant puisque l'envers signale un espace plan, avec deux faces, et deux bords, et laisse imaginer un envers du monde, un négatif au

4. Marc MORALI, « Folie et création » in *Apertura* n°7, Springer-Verlag, 1992.

5. Nous retrouvons ici les deux termes lacaniens de séparation-aliénation à partir desquels Lacan construira la formule du fantasme qui ouvre au champ cédipien. Si cette hypothèse tient, nous pouvons en déduire que Freud exporte une notion, la catharsis, pour l'immerger dans un champ nouveau.

sens photographique du terme. L'hystérie fabrique de la théologie négative, quelque chose qui aurait à voir avec le diable, comme les inquisiteurs n'ont pas manqué de le remarquer. Dans ce mouvement, quelque chose d'un excès pousse à l'historisation⁶, comme en témoignent les journaux intimes que tiennent fréquemment les jeunes filles, et rejoint le procès de l'inquisition, une espèce d'auto-inquisition qui serait une tentative de rendre l'écriture porteuse de cette part d'hystérie fondamentale, c'est-à-dire de cette part de tromperie, de méprise, d'instabilité identificatoire.

L'impossible partage du monde

L'hystérique ne cesse d'en rajouter et dénie une impossibilité de partage, l'impossibilité de se fier à une archive stable et disponible. Cette véritable carte d'identité, singulière, à entendre comme tracé d'une topologie des identifications, assurerait alors ce partage entre l'in-time et ce que Lacan appelait le semblant, *in fine* le monde dans l'acceptation la plus banale du terme. Car le monde réel, que l'on appelle le Réel, nous échappe.

L'hystérie ne cesse de proclamer que l'on pourrait vivre ailleurs que dans le semblant. Il existerait un autre monde, normal celui-là, vrai de vrai, dans lequel les identités seraient garanties et la question du dedans et du dehors tranchée une fois pour toutes. « Donnez-moi un point d'appui⁷, et je soulèverai le monde ». Le défi d'Archimède est extraordinaire car il dessine un espace dont le sujet pourrait se retrancher, et suppose trois, et non deux, positions possibles, à savoir le monde, l'appui et le sujet. Nous y retrouvons l'une des toutes premières constructions freudiennes : les excitations touchant l'appareil psychique ont deux provenances. Certaines viennent de l'extérieur, et peuvent être contrôlées par la fuite et l'évitement; mais celles qui viendraient de l'intérieur ne sauraient être éliminées autrement que par un travail d'élaboration psychique. Rappelons également cette autre formulation : il est impossible au Moi de distinguer la réalité de la fiction investie d'affect. Plus énigmatique, il déclarera que Le Moi (*Das Ich*) est la projection d'une surface, une synthèse, et non un appareil dont la consistance serait assurée.

6. À entendre aussi comme Hys-torisation, c'est à dire comme construction d'une forme nommée le tore, qui s'oppose à la sphère, parce que subvertissant la notion du dehors et du dedans (selon Lacan).

7. Ce point d'appui, pour l'hystérique, est l'amour pour le père.

De plus, ce monde est ordonné, suivant un mode idéal, normatif, dans lequel toute irruption, tout événement révèle les limites d'une capacité de symbolisation oblitérée par le non-partage de l'espace. La première théorie freudienne du traumatisme était à cet égard plutôt rassurante : la cause de l'hystérie venait bien d'un en-dehors. Ce n'était pas sa faute; elle n'avait donc pas à répondre de ce qui lui arrivait, au sens du *res-pondere*, de répondre d'un objet extérieur. Désignée dans le monde par un destin cruel, victime de la faute tragique des générations, coqueluche des divans viennois, la voici tout à coup héroïne banale des aléas misérables de la vie quotidienne. Ceci nous permet de souligner à quel point l'entrée de Freud, si boiteuse soit-elle, sur la scène du théâtre hystérique va suffire pour réduire la faconde dont jusque-là elle faisait montre, là où aucun autre discours n'avait « réussi ».

Dans un texte intitulé « Propos sur le transfert »⁸, Lacan commente le cas Dora⁹, paradigme de l'hystérie pour Freud. Il y repère ce qu'il appelle le premier retournement dialectique qu'opère Freud dans cette cure. Dora prétend que son père l'envoie distraire Monsieur K. pour pouvoir se retrouver seul avec la femme de celui-ci. Freud ne s'y trompe pas et la renvoie à sa part de responsabilité dans le malheur dont elle se plaint. Cette question fonde la psychanalyse car un tel retournement dialectique n'est pas un mouvement de pensée, et encore moins une introspection. Freud rompt radicalement avec la pratique des figures du discours, des tropes, en tant qu'elles seraient pures figures discursives, indexées d'aucun corps. Ce retournement dialectique ne renvoie pas à une rhétorique de chaire, mais touche une autre chair et redessine les contours du corps. Quelque chose fait corps. Et dans cette étrange maison, le Moi n'est plus le maître. Le retournement dialectique, au sens de la psychanalyse, est un retournement topologique, et non une démonstration, même si la logique dite formelle peut sembler jouer un certain rôle dans la conduite d'une cure. Mais avant que le transfert ne se noue, au sens de la rencontre amoureuse dont Freud remarque qu'elle a le plus grand rapport avec la question du transfert, rien n'est possible. La mise en place du sujet-supposé-savoir renvoie au savoir inconscient, à ce qui arrime singulièrement le sujet au monde, à cette fameuse carte d'identité perdue. La portée, au sens musical du terme, de la remarque que fait Freud à Dora ne vise pas à convaincre, ne s'adresse pas à sa raison. À la pensée

8. J. LACAN, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

9. FREUD S., *Cinq Psychanalyses*, Paris, Payot, 1954.

comme raison, Freud oppose la pensée comme *Einfall*, ce qui « tombe » dans la conscience, comme venu d'un autre lieu, ce que Lacan nommera l'a-pensé.

*L'industrielle*¹⁰

Ce retournement dialectique, encore appelé rectification du rapport au Réel, creuse dans le corps un autre espace qui, chez l'hystérique, est désespérément vide. D'où cette définition de la conversion hystérique, comme le premier moment où paradoxalement l'hystérique a un corps, dessine quelque chose de l'intérieur. La conversion est ce moment où l'hystérique fabrique du bras, fabrique de l'œil, commence à remplir ce monde intérieur d'images, dont les représentations ne sont pas empruntées à l'anatomie, mais à la façon dont on nomme populairement les organes : crise de foie, mal de tête, plein le dos... Jusque-là, elle habitait le monde dont elle se plaignait. « Ce n'est pas normal que l'on extermine les éléphants d'Afrique, ou les bébés phoques », disait-elle ! La voilà séparée du monde, pour répondre des mouvements d'un étrange objet, le plus souvent à la recherche d'un maître, d'une parole qui ferait ancrage et l'orienterait, pour la protéger de cette fuite perpétuelle, de cette détresse d'être sans cesse happée par un trou noir. Fondatrice du mythe de l'anti-monde, l'hystérique cherche sans cesse à rencontrer son anti-matière, on peut appeler cela l'âme sœur, l'être qui lui est destiné ! Enfin un grand feu d'artifice, ça – c'est-à-dire l'Autre si l'on prend au sérieux l'affirmation de Lacan suivant laquelle l'inconscient, c'est le discours de l'Autre – ça va jouir et se résoudre dans un Rien.

Une intervention inscrit ces retournements et délimite un autre espace, un au-delà du sexe¹¹, et faute de l'avoir repéré, Freud conduira la cure de Dora dans une impasse. Le comble, en l'occurrence, est de lire encore aujourd'hui combien ce « tout » sexuel opacifiait sa démarche... C'est un peu vite oublier que cet au-delà du sexuel demandait pour être balisé que l'on y suive celle qui tentait depuis toujours d'en parcourir le bord, sans faire mine de lui supposer un

10. C'est ainsi que Lacan nommera l'hystérique dans sa production, au regard de ce qu'il appellera le plus-de-jouir, en référence à la plus-value marxiste.

11. Parce que bien sûr il ne s'agit pas d'homosexualité. L'homosexualité est déjà une réponse à cette espèce de trou que l'hystérique essaie vainement de baliser et qu'elle n'arrête pas de désigner comme tel.

savoir pour mieux le lui imposer. Avec le courage qui était le sien, Freud balisera cette impasse, accusant réception d'une lettre, qu'il ne fut jamais en mesure d'interpréter jusqu'au bout.

Lacan, pour reformuler cette question ¹², partira de l'expérience d'unification du corps dans le miroir. Le symptôme de Dora ne renvoie pas à un traumatisme sexuel. Entendons pour l'instant le mot traumatisme au sens trivial du terme, comme la proposition selon laquelle un événement arriverait, comme franchissement, d'un extérieur vers un intérieur qui ne serait pas préparé à le recevoir, et réorienterait le cours d'une vie. Ce symptôme touche à la pulsion orale et survient chez Dora pendant les absences de Monsieur K. Le symptôme de conversion est mis en rapport avec ce qui, dans le miroir, ne touche pas au corps du sujet, mais touche au corps de la mère. En effet, dans l'expérience du stade du miroir selon Lacan, c'est dans les bras de sa mère que l'enfant retrouve quelque chose de l'unité de son propre corps et anticipe la séparation. Pour Lacan, ce n'est pas tant l'identité du sujet qui vacille, mais c'est la mère elle-même dont l'identité comme mère n'est pas certaine, comme entité. Être « toute » la mère, cela touche à l'impossible. Elle serait la mère moins un petit quelque chose, l'a-mère, l'amertume.

Un objet de plus, en moins

Il faut ici convoquer le concept de pulsion, l'un des concepts majeurs de l'œuvre de Freud, qui trouve ses racines dans l'excès, le rajout hystérique, rien d'autre que le rapport de l'humain à la parole. Cet excès n'est pas une pathologie, c'est la première faille qui s'ouvre chez l'humain, du fait même de l'hétérogénéité du sexuel et du langage.

Lacan représente la pulsion par un graphe. À cet endroit, la lettre peut encore donner l'illusion de trancher. Autour d'une zone érogène, un pseudopode lancé vers le monde fait retour sur le corps. Ce simple schéma bat en brèche l'idée d'une conscience transparente à elle-même. La pulsion rencontre la chaîne des signifiants en deux points qui marquent la division du sujet. Si elle ne la rencontrait pas, elle resterait besoin, réflexe conditionné. Or, de rencontrer la chaîne signifiante, cette pulsion délimite dans le monde quelque chose que Lacan note « *objet a* ». Il semble logique

12. « *Propos sur le transfert* », *ibid.*

de référer, dans le sillage freudien, la pulsion à un état de fait. Bien sûr, que l'homme parle, c'est un fait... La pulsion est l'écho dans le corps d'un dire. De ce fait, le corps se voit défini comme le lieu d'une réponse, à laquelle on prêtera un sujet. Ceci est une des conséquences majeures tirée par Lacan des propositions freudiennes. Elle déplace la question du corps dans un autre espace, et rend caduque le premier modèle freudien qui espérait une articulation entre psychanalyse et biologie pour résoudre les impasses de la théorie.

Voici de nouveau un point de rupture : soit l'objet existe, il a été perdu et il est donc possible de le retrouver, et l'hystérique en rajoute parce que, bien sûr, cet objet n'est jamais le bon, soit on est freudien, l'objet n'existe pas, n'a jamais existé, n'a donc jamais été perdu, et c'est justement cet objet manquant que l'hystérique rajoute dans le monde, *qui cause le discours de la psychanalyse, comme l'écrit Lacan*. Mais que dire alors d'une théorie qui, pour consister, nécessite la suture du corpus constitué par un mythe de l'origine, et l'on sait que Freud eut lui-même recours au mythe de la horde primitive pour asseoir la figure du Père. Peut-on de ce fait même considérer qu'un tel énoncé rompt avec le discours de la science, ou plutôt qu'une science, qui inclurait la découverte freudienne se voit divisée entre une position hystérique, au sens du discours, cherchant elle-même une adresse, un maître à faire jouir ou à mettre en échec, et une position de certitude, au sens où l'emploie Lacan quand il parle de la rigueur paranoïaque.

L'objet de la pulsion n'est pas un objet en moins, mais un objet de plus en moins, ce qui n'est pas tout à fait pareil. C'est à partir de ce qui insiste et ne cesse pas de ne pas s'écrire, que l'hystérique fabrique un symptôme qui excédera le savoir présent en attente d'une écoute qui lui permettra d'en déployer les signifiants. À partir du moment où quelque chose peut se transférer, ce corps fabriqué par conversion peut enfin recouvrer sa part symbolique, peut enfin se désimaginer, et quelque chose peut faire accrochage, archive de cette rencontre.

L'idée d'un traumatisme radical, excédant les capacités symboliques du sujet, conduira Freud à théoriser la pulsion de mort, ce qui nous permet d'articuler la conversion hystérique à la notion de douleur. Le traumatisme serait déjà un symptôme de conversion, c'est-à-dire une création, celle d'une douleur, affectée au sujet et répondrait à l'injonction extérieure d'un « faire corps » surmoïque, si « corps » est l'endroit où quelque chose du Réel répond.

Convertir ou transférer

En guise d'illustration clinique, voici l'histoire d'un capitaine de bateau, seul maître à bord, après Dieu, une figure du maître superbe, au savoir sans faille sur la mer et ses abysses... mais il garde dans un coffre une chose dont il n'est pas assuré. Chaque matin, il relit, pensif, ce petit texte sacré que la tradition orale risque d'oublier : bâbord = gauche, tribord = droite. C'est cela le savoir, le point d'ancrage qui, dans le battement des signifiants primordiaux, assure d'un début, et d'une fin, un *Fort-Da* freudien non trompeur, l'arrimage d'un sens qu'aucune équivoque ne ferait vaciller. Un matin, le papier a disparu. Curieusement, il n'est pas angoissé devant ce dam. Mais, quelques jours plus tard, alors que l'événement semble oublié, à la suite d'un doute dont il ne peut s'ouvrir à personne sous peine d'y laisser la puissance de son image, son bras droit se paralyse.

Ce symptôme fait écran à la réalité, c'est-à-dire devient le support sur lequel ce qui ne peut se dire va s'archiver, va se « monstrier » : ce qui ne peut plus se transférer se convertit dans le corps. Peut-être faut-il entendre le retour de la notion de traumatisme comme directement articulé à la question de la conversion, au sens de la conversion religieuse, conversion ultime qui de redonner l'illusion d'un corps réunifié, réussirait là où le stade du miroir échoue, et où se construit une ligne de défense partagée dans le *religio*.

De quel ordre est le savoir qui se perd dans notre historiette ?, car ce qui se convertit touche à un corpus théorique et, partant aux modalités de sa transmission. Cette question est bien celle qui occupe Freud, entre transmission de la psychanalyse et formation des psychanalystes. C'est en effet quand se transfère un savoir que les impasses apparaissent.

Traduisons : aucune possibilité d'énoncer une quelconque théorie psychanalytique qui serait indemne d'un contenu fantasmatique. Et si Lacan isole quelque chose qu'il appelle le discours de l'analyste, ce discours n'est pas tenable à jet continu. Lorsque l'analyste parle de sa pratique, de sa théorie, il ne le fait jamais qu'en position d'analysant. Le savoir qu'il vise se constituera dans un mouvement des discours, d'hystérisation et de maîtrise, d'universalisation ou de coupure, dans des formes qui capitalisent le savoir ou qui le retirent, à son profit ou à son insu. Nul n'échappe à l'univers du discours, sauf à espérer qu'il existerait un savoir dernier,

ultime, qui bouclerait enfin la question une fois pour toute : on pourrait alors parler hors transfert. Lorsqu'on transfère les savoirs, on n'est jamais suffisamment prémuni. L'éthique touche à son point de dissolution, écartelée entre ce qui se transfère et ce qui se convertit. C'est à cet écartèlement que nous sommes condamnés en tant que parlêtre. C'est cet écart entre savoir et vérité que l'hystérique souligne, de ne pouvoir le combler, de confondre impossibilité et impuissance dans une seule réponse.

« Un pavé dans la mare de Freud »¹³

Que Lacan ait continué à écrire après Freud témoigne de la nécessité de pousser au plus loin cette question héritée de l'hystérie : la psychanalyse ne serait-elle que la forme symptomatique du repérage de ce qui divise l'être humain ? Il précisera ses craintes à Rome, en 1974¹⁴ : « si la psychanalyse réussit (à éteindre le symptôme qu'elle est), elle disparaîtra ».

Freud partait d'une tentative d'inscrire sur un appareil psychique modélisé les avancées et enseignements issus de sa pratique. La forme la plus aboutie donnera naissance à un manuscrit où il poussera la spéculation jusqu'à la découpe des systèmes neuroniques nécessaires à sa théorie. Aujourd'hui encore, ces constructions ne semblent pas désuètes au regard de la neurobiologie¹⁵. Néanmoins, cette tentative véhicule une notion du corps qui va montrer les limites qu'elle impose à sa théorie. Car Freud s'est empêtré dans la notion de représentation :

« Cet inconscient auquel Freud ne comprenait rien, ce sont des représentations inconscientes. Unbewusste Vorstellungen, j'ai essayé de fomenter cela pour l'instituer au niveau du symbolique, qui n'a rien n'a faire avec des représentations [...] l'inconscient n'a de corps que de mots. [...] L'idée de représentation inconsciente est une idée totalement vide, folle. C'est une abstraction qui ôte au Réel tout son poids concret »¹⁶.

13. *Propos sur l'hystérie, ibid.*

14. J. LACAN, *La Troisième*, Lettres de l'École freudienne n°16.

15. K. H. PRIBRAM et M. M. GILL, « *Le Projet de Psychologie scientifique* » de Freud : *un nouveau regard*, Paris, PUF, 1986.

16. J. LACAN, *Propos sur l'hystérie*, 1977.

Sur le concept d'inconscient, Lacan s'était déjà séparé de Freud dès 1976. Il tire ici une des conditions de ce franchissement. Cela le conduit alors à souligner la propension de l'hystérique à se retrancher derrière des représentations de circonstances, concluant par une formule péremptoire : la métaphysique, c'est l'hystérie.

Comme il n'a jamais cessé de le répéter, Lacan est lecteur de Freud, précisément parce qu'il sait que Freud¹⁷ anticipe scientifiquement la déconstruction de la métaphysique :

« Je pense que pour une bonne part, la conception mythologique du monde [...] n'est pas autre qu'une psychologie projetée dans le monde. L'obscurité de la connaissance des facteurs et faits psychiques de l'inconscient (autrement dit la perception endopsychique) se reflète (l'analogie avec la paranoïa devant être appelée au secours) dans la construction d'une réalité suprasensible que la science transforme en une psychologie de l'inconscient. On pourrait se donner pour tâche de décomposer les mythes relatifs à Dieu, au bien et au mal, et de traduire la métaphysique en métapsychologie ».

Perception endopsychique et réalité suprasensible interrogent radicalement les notions de corps, de pensée et de lieu psychique. à la recherche d'objets marquant les frontières de cette réalité suprasensible déjà repérée dans ses formes plus ordinaires, comme le rêve ou le délire, ou la conversion hystérique : il y a du transfert de pensée, il y a quelque chose du corps qui échappe au regard; c'est ainsi que Freud s'intéressera à l'occultisme, à la télépathie, à la recherche de ce partage où ce qui semble marquer une limitation n'est jamais un concept fondamental, mais un bord. Ce qui surgit comme ratage n'est plus tout entier dans l'espace œdipien, espace qui présente une certaine analogie avec l'espace euclidien¹⁸. Il existe d'autres géométries qui permettent même d'atteindre la lune ! Ce passage de la démonstration à la monstration sera franchi par Lacan avec ses objets topologiques qui rendent visibles les limites de nos capacités d'imagination. Car dans un discours construit, dans une construction métapsychologique, les mots ne sont jamais que des images du Réel, et toute transmission de la psychanalyse butera éternellement sur cette nécessité de produire à chaque cure une

17. Sigmund FREUD, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1963.

18. Comme la géométrie euclidienne, la psychanalyse repose sur un postulat. Voir à ce sujet le texte d'Yves LEDURE, « Le statut de l'inconscient », p. 61-73.

nouvelle construction métapsychologique, un symptôme ultime, ou un signifiant nouveau.

***Quand la métaphysique
bouche le trou du politique***

La métaphysique, c'est l'hystérie ! Le poids de cette formule s'apprécie lorsqu'on se souvient de la critique de Lacan à Heidegger : la métaphysique bouche le trou du politique. Nous pourrions aisément rajouter : comme l'hystérie comble la faille ouverte par le sexuel.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, Freud, dans une phrase empruntée à Heinrich Heine, chassait déjà sur ces mêmes terres :

« Avec ses bonnets de nuit et les loques de sa robe de chambre, (le philosophe) bouche les trous de l'édifice du monde ».

Il est vrai qu'après avoir attendu beaucoup de l'hystérique, Freud retournera, selon l'expression de Sandor Ferenczi à son sur-moi ordonné. Car l'hystérie ne produit jamais une idéologie, mais de la particularité dans le défi ou de la foule dans un désarroi proche de la psychose. Faut-il y reconnaître un des mécanismes qui poussera tout un peuple à se rassembler derrière un chef dont les discours et la pensée eurent quelque emprise sur un philosophe de renom ?

Alors que Freud est aux prises avec sa dernière théorie de l'angoisse, Emmanuel Levinas donne une lecture visionnaire des événements à venir dans un texte fondamental, paru en 1934, en réaction au discours dit « du rectorat » de Martin Heidegger : « Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme »¹⁹.

Réunir dans une telle proximité philosophie et hitlérisme ne relève pas d'une provocation gratuite, mais emporte déjà un poids de vérité. En effet, pour Levinas, l'hitlérisme ne fait pas rupture avec l'histoire de la pensée occidentale, mais s'inscrit dans le droit fil de celle-ci. Voilà le tranchant de la question qu'il soulève, celle du partage de l'espace, de ce qui régit les échanges, du corps et de

19. LEVINAS Emmanuel, *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme*, Paris, Payot, Rivages Poche, 1997.

l'effondrement des identifications devant la déficience de l'instance qui ordonne le symbolique.

Emmanuel Levinas réfère la question de l'hitlérisme à ce qui dans nos civilisations ne cesse de rater dans la pensée même du corps, dans la mise en avant de l'opposition corps-âme. Cette opposition se soutient de l'institutionnalisation de croyances répondant toutes de cette question qui les divise profondément mais qui pourtant les rassemble : Comment s'accroche la parole au corps ? Comment quelqu'un sait-il qu'il est lui et rien d'autre ?

« Une conception véritablement opposée à la notion européenne de l'homme ne serait possible que si la situation à laquelle il est rivé ne s'ajoutait pas à lui mais faisait le fond même de son être. Exigence paradoxale que l'expérience de notre corps semble réaliser ».

Jaillit alors une question : Qu'est-ce, selon l'interprétation traditionnelle, que d'avoir un corps ? La réponse vient aussitôt : « c'est le supporter comme un objet du monde extérieur ».

Devant cette impossibilité à trouver une juste distance, et devant les vides induits par les religions monothéistes et creusés par les nouvelles modalités d'échanges que développe la société industrielle, la philosophie hitlérienne va promouvoir l'existence d'une identification fondée sur la biologie et la génétique. C'est ce que Levinas appelle « l'engluement, ou l'être-rivé dans son corps ». À cette impasse dans l'organisation des croyances, du *Glauben* freudien, quelque chose surgit du côté de la certitude soufflée, la prise en masse de la foule autour d'une identification de suppléance, ce que l'on a appelé la moustache du Führer, par exemple :

« C'est le sentiment de l'éternelle étrangeté du corps par rapport à nous qui a nourri le christianisme aussi bien que le libéralisme moderne. [...] Les matérialistes (en réaction) le plaçaient dans la nature, ils ne lui accordaient pas de rang exceptionnel dans l'univers. L'interprétation classique relègue (le corps) à un niveau inférieur et considère comme une étape à franchir un sentiment d'identité entre notre corps et nous même ».

Le corps, c'est l'étranger même. Voici désignée la butée ultime, l'os du Réel, à jamais inintégré, et le refus de cette croyance condamne le non-dupe à l'errance qui peut s'organiser et devenir meurtrière. C'est une autre façon de dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Cet objet inintégré fait trou. En parler en terme de

manque est déjà une traduction, un voile, une croyance, peut-être nécessaire, mais qui peut se déconstruire. Toutes les religions monothéistes ont repéré ce que Lacan appelait le faux trou, mais la nature de l'homme a horreur du vide... et la phobie, contrairement à l'hystérie, n'est pas une structure contagieuse.

La philosophie hitlérienne et ses rejetons actuels – régimes totalitaires, intégrisme – fabriquent une *Weltanschauung*, un guide à identification, pour voiler ce non-intégrable dans un système paranoïaque. Quand la science elle-même vire au pragmatisme, rien d'étonnant de voir revenir sous la forme de flux et de capitaux parfaitement anonymes une machine qui s'emballe, fonctionnant dans un espace purement symbolique, indexé d'aucun corps, d'aucun arrimage, dans un espace où le virtuel remplace la fiction. Et somme toute, comme le soulignait déjà Freud, pourquoi attendre de la psychanalyse ce qu'on ne peut plus attendre des autres champs ?

L'humain, ça se fabrique

Faire l'hystérique, faire l'humain, au sens de l'acteur, on joue d'être, en sachant sans cesse que l'on ne joue jamais aussi bien qu'en laissant apparaître de la différence.

Quelle est la part de croyance que renferme notre propre question ? Ou pour le dire autrement, quelle est la part d'espoir qu'elle comporte ? Que dire de la flambée qui traversa le monde lacanien des années soixante où il fut de bon ton de chanter les louanges du primat du symbolique, jusqu'à ce que le maître lui-même donne le signal d'une révision nécessaire, en constatant que l'édifice œdipien repose sur une croyance, la croyance au père. Le plus étonnant n'est-il pas de constater combien parmi les élèves, il fut difficile d'accepter le changement, tant le monde de l'esprit paraissait alors promis à une paix durable. Nous héritons maintenant d'une longue trajectoire et tout cela n'est pas nouveau. La question de la purification se rencontre déjà chez Aristote. Comment se purgent les passions du politique ? Comment fait-on du propre ? N'est-ce pas avec le modèle aristotélicien de la catharsis que Freud devra rompre, comme le soulignera Lacan, en faisant du mot d'esprit le modèle de l'interprétation psychanalytique ? Il faut alors donner à la remarque freudienne toute sa portée : le rire est le signe que le Witz a touché juste. Le rire, ce grand exclu de la lecture chrétienne d'Aristote,

comme le montre remarquablement Umberto Eco dans *Le Nom de la rose*, signale une catharsis qui, au delà du tragique, ouvre sur le non-sens.

Un espace sans complaisance

Aujourd'hui on sait que la vérité ne peut être que mi-dite. Il existe donc de plus en plus d'hystéries désespérées. Que peut-on espérer d'une cure ? Qu'elle transforme cette revendication en mélancolie assumée, sublime ? En possibilité de créer, d'échapper à la schizophrénie ambiante, de philosopher autrement...

Ces questions restent en suspens, ce que ne cessent de nous rappeler l'hystérie, et les hystériques qui en sont parfois les hérauts, porte-parole obligés d'une protestation qui ne dérange plus grand monde. Avoir un corps, c'est repasser par ces mouvements de Tsim-Tsoum²⁰, de retrait, dont on nous dit dans La Genèse qu'ils sont à l'origine de la création du monde, en tant que le monde est créé, c'est-à-dire fabriqué par le pulsionnel.

La conversion hystérique supposerait, selon les premiers traducteurs de Freud, une « complaisance » somatique. Aucune trace de complaisance dans l'expression allemande *Entgegen kommen* qui signifie « aller au-devant de ». Le corps va au-devant du monde, nanti de ses seuls outils, c'est-à-dire faire monde, faire corps, un peu comme on dirait qu'un centaure fait du cheval. Parfois on est étonné parce que du cheval descend quelqu'un, et il reste toujours le cheval. Ce n'était pas un centaure, mais quelqu'un qui faisait du cheval, qui faisait cheval, qui fabriquait du cheval. Voilà ce que la phobie arrive quelquefois à faire, elle fabrique du cheval dans le monde.

En revanche, quand l'hystérique fait du cheval, on ne sait jamais si le cheval est dans le monde, ni où est le monde lui-même. Elle apparaît parfois avec ses bottes... Est-elle descendue du cheval ? Y a-t-il de la place pour trois sur un divan ?

20. Avant la création, il y eu un temps où Dieu se retira pour laisser un espace vide où logerait le monde à venir (selon la tradition juive).